

XYZ. La revue de la nouvelle

Vivarium

Christine Comeau



Numéro 148, hiver 2021

Confinement : à l'épreuve du couvre-feu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Comeau, C. (2021). Vivarium. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (148), 7–8.

Vivarium

Christine Comeau

LA PORTE est demeurée close depuis le premier jour. La maison, qui n'était auparavant qu'une maison, a changé. Elle est peu à peu devenue autre chose.

Tout a commencé dans un coin du salon, derrière le canapé. Au pied de la lampe, un surgeon a jailli du bois franc. Puis un deuxième. Du plancher, toute une forêt s'est dressée. D'abord circonscrit, le phénomène a eu vite fait de s'étendre. De la céramique de la cuisine sont nés des glaciers; dans la chambre à coucher, un lac de fonte est apparu. Tout le vaste territoire, confiné: le monde a été encabané. Le plâtre des murs marque désormais les limites d'un univers fini, contenu. Les solives du plafond, comme un ciel tombé trop bas, obturent les horizons. Les lignes de fuite sont brisées.

À l'intérieur, le temps paraît se dilater. Des semaines, des mois, peut-être même des années se sont écoulées depuis le fragile instant où le monde s'est replié sur lui-même. Les saisons se succèdent, mais demeurent indifférenciées. Le jour, la nuit se confondent, et les heures s'étirent. Un battement de paupière ressemble à un morceau d'éternité.

L'occupant de la maison s'éveille au terme d'un long sommeil bercé par les flots. Il fait quelques longueurs revigorantes, de la commode au mur opposé. Il prend soin, au passage, de ne pas effaroucher la famille de colverts qui a élu domicile dans les quenouilles. Après s'être séché, il parcourt le long couloir rocailleux le menant à la cuisine. Il escalade la table à manger enneigée jusqu'au réfrigérateur, perché de guingois sur un grand sérac. Vide. C'est maintenant inévitable: il n'aura d'autre choix que de sortir.

L'homme enfille ses bottes de marche puis, équipé d'une boussole et de son sac à provisions, il prend la direction de la forêt d'épinettes, autrefois un salon. Il ne s'y est plus aventuré depuis longtemps. Les sentiers qui sinuaient parmi les arbres sont presque effacés: le sous-bois a repris ses droits.

À mesure qu'il s'y enfonce, la végétation se densifie. Les branchages lui écorchent la peau des mains et du visage. Lui, il persiste et avance toujours. Sa progression est de plus en plus difficile, il marche à l'aveugle, les bras tendus vers l'inconnu, quand ses doigts entrent finalement en contact avec une surface plane. Il a atteint le mur. Il tâte la cloison à travers les broussailles : plus bas, vers la gauche et en haut, de nouveau...

Rien. La porte a disparu.